



## La manifestation en l'honneur de M. Jules FELLER

Une manifestation profondément émouvante a eu lieu à Verviers, le 14 avril, en l'honneur de notre éminent collaborateur, Jules Feller, professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Verviers, membre titulaire de la Société de Littérature wallonne, ancien président de la Société verviétoise d'archéologie et d'histoire, membre du Comité général de la Société des Amis de l'Art wallon.

L'an dernier, quelques-uns des anciens élèves de M. Jules Feller proposèrent de fêter sa 25<sup>e</sup> année de professorat. La Société d'Archéologie et d'Histoire se chargea de réaliser l'idée et d'accord avec Verviers-Athénée, association d'anciens élèves, prit l'initiative de réunir et de publier les travaux qui ont mis Jules Feller au premier rang des romanistes belges. Le projet recueillit en quelques semaines plus de trois cents adhésions.

C'est la remise de ce volume — dont *Wallonia* rendra compte ultérieurement — qui a été l'occasion de la manifestation à laquelle M. le sénateur Peltzer de Clermont a bien voulu accorder le haut prestige de sa présidence.

Le Gouvernement, saisissant l'occasion de ce jubilé, avait décerné à M. Jules Feller, la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold, méritée à tant de titres.

A l'heure du rendez-vous, la grande salle des Beaux-Arts était comble, réunissant M. Mullendorff, bourgmestre de Verviers et les notabilités locales, des personnalités du monde littéraire et artistique wallon et du professorat, une foule d'anciens élèves et d'amis.

M. le sénateur Peltzer de Clermont présidait, ayant à sa droite M. Feller, accompagné de Madame et de Mesdemoiselles Feller.

Une dizaine de discours ont été prononcés, qui formèrent

un vrai régal littéraire. Peu de rhétorique, beaucoup de sympathie et d'émotion, de sincérité et de chaleur, — et les applaudissements sans fin de la foule enthousiaste.

M. Peltzer de Clermont prend le premier la parole, au nom du Comité organisateur.

Il dit en termes heureux quels sentiments de vive reconnaissance et de sincère admiration ont réuni les manifestants autour de celui dont ils célèbrent l'amour du travail.



Normalien, dit-il, et professeur à l'Athénée Royal d'Arlon, c'est avec joie, je pense, qu'il est revenu, en 1886, à Verviers sa ville d'adoption, pour y enseigner à l'Athénée également le latin et la rhétorique.

Heureuses sont les générations de Verviétois qui ont le bonheur de le compter parmi leurs maîtres.

Il ne pouvait malheureusement leur donner un cours de philologie wallonne pour laquelle il a une prédilection toute marquée.

Les beautés de notre vieux langage wallon n'ont pas de plus fervent adorateur et c'est en partie grâce aux écrits de M. Jules Feller que des professeurs d'Université ont créé en Allemagne et en France des cours de philologie wallonne, alors

que notre Université de Liège, la capitale de la Wallonie, est encore à l'attendre. Espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

Cela s'impose plus que jamais devant les inadmissibles exigences d'une partie de nos compatriotes qui affectent le dédain le plus profond pour notre bel et cher idiome régional. (*Vifs applaudissements*).

Mais là ne se borne pas l'activité de celui que nous fêtons aujourd'hui.

Sa plume alerte et élégante s'est aussi exercée dans d'excellents travaux de folklore, de critique littéraire, de littérature, de philologie classique, de toponymie et d'histoire.

Il fut parmi les fondateurs du Cercle Verviétois d'archéologie et d'histoire dont à deux reprises il a été le distingué président.

En réunissant en un seul recueil ses principaux travaux de philologie wallonne, les promoteurs de cette idée ont voulu donner à tous les Wallons cultivés et au monde savant étranger les moyens d'apprécier dans son ensemble une œuvre que l'auteur avait jusqu'ici généreusement dispersée dans les revues différentes dont quelques-unes n'ont qu'un tirage assez restreint.

Les amis, les collègues, les anciens élèves ont répondu nombreux (plus de 300) à l'appel du Comité organisateur; les pouvoirs publics et tout particulièrement le gouvernement, la ville de Verviers et la ville de Liège ont généreusement encouragé cette heureuse initiative.

S. M. le Roi en le nommant récemment chevalier de l'Ordre de Léopold, s'est pour ainsi dire associé avant la lettre à cette manifestation qui honore autant le professeur d'Athénée que le savant et l'homme de lettres (*Applaudissements*).

Au nom de tous les souscripteurs, nous faisons hommage à l'auteur du premier exemplaire des « Notes de philologie wallonne » en y joignant nos félicitations les plus chaleureuses et les plus cordiales (*Longue salve d'applaudissements*).

Joignant le geste à la parole, M. Peltzer de Clermont remet à M. Feller, aux acclamations de l'assemblée, un exemplaire de luxe, spécialement relié à son nom, des *Notes de philologie wallonne*.

**M. Victor Chauvin**, professeur à l'Université de Liège, vice-président de la Société de Littérature wallonne, prend ensuite la parole en ces termes :

CHER COLLÈGUE,

Empêché, à son très vif regret, de prendre part à cette belle manifestation, notre président me laisse et l'honneur et le plaisir de vous présenter les félicitations de la *Société de Littérature wallonne*, ainsi que ses remerciements pour tout ce que vous avez fait pour elle. Cet honneur est grand et ce plaisir serait sans mélange si la tâche n'était bien difficile. Comment, en effet, dans les quelques minutes dont je dispose, retracer convenablement cette inlassable activité que vous avez mise au service de notre société depuis plus de dix-sept ans? Toujours prêt à accepter de nouvelles missions, vous avez jugé maint concours et apprécié des œuvres littéraires dans des rapports plus littéraires encore; ou, s'il s'agissait de folklore ou de toponymie, vous avez enrichi ces matières difficiles de tout l'apport de votre science profonde et originale. Fallait-il, d'aventure, retracer la vie de quelque collègue, c'est en homme de cœur que vous saviez apprécier l'homme de cœur, par exemple, que fut Jean Stecher. Et c'est vous encore qui, le premier, avez établi une prosodie wallonne puissamment raisonnée; c'est vous qui avez conçu l'idée de ce grand dictionnaire wallon, qui sera la gloire de notre compagnie et des romanistes belges; mais, ici, je n'ai pas besoin d'insister, parce que l'un de vos collaborateurs s'est réservé de nous donner son appréciation compétente.

Et, avec cette énumération de tant de travaux, si j'ai beaucoup dit, je n'ai pas encore dit le service le plus éminent que vous nous avez rendu: c'est vous qui avez fixé les règles de notre orthographe, nous sauvant de maint danger et permettant au wallon de prendre enfin dans le monde de la science la place qui lui revient.

Car, il ne servirait à rien de le dissimuler, dès les premiers jours la question de l'orthographe a menacé l'existence de notre société et, au cours du temps, lui a préparé plus d'une difficulté. N'est-ce pas elle qui a amené notre premier président, Forir, à donner sa démission, qui, périodiquement, a soulevé des tempêtes où nous avons failli sombrer? C'est que le problème est de ceux qui passionnent ceux qui s'en occupent, surtout chez nous où tant de Wallons tiennent outre mesure à leur sens personnel et aux solutions de leur incompétence ou mieux, comme vous l'avez dit un jour, de leur inconscience et de leur indifférence au souci des faits grammaticaux.

Mais, eussions-nous même péri, d'autres auraient pu reprendre notre tâche. Ces autres, toutefois, se seraient retrouvés devant la même difficulté: l'anarchie, l'anarchie qui les eût bien gênés dans toute œuvre scientifique.

Cette anarchie, vous l'avez vaincue et, désormais, nous avons une orthographe rationnelle, phonétique surtout, représentant aussi exactement que possible les sons de la langue parlée, tout en respectant la parenté qui unit les dialectes wallons au français, les différences et les analogies dialectales, les lois bien constatées de la formation et de l'évolution des sons et des mots dans les langues romanes.

Votre œuvre, profonde et lumineuse, ne pouvait manquer de s'imposer par sa propre vertu et s'il s'est produit d'abord des résistances ou sérieuses ou puériles, il y a beau temps qu'elles ont cessé. Et plus rien ne peut nous empêcher de nous associer au labeur des romanistes de toute langue; si, ailleurs, on sait orthographier, nous aussi, grâce à vous, nous savons revêtir notre parler de formes qui répondent aux légitimes exigences de la science et sans lesquelles l'œuvre du dictionnaire eût été à jamais impossible.

Et voilà bien des raisons de vous être reconnaissant. Mais ce n'est pas une reconnaissance qui nous pèse. C'est que si, dans tous vos travaux, vous avez toujours, comme il convient, la méthode, vous avez autre chose encore: et c'est la manière. Car il y a manière à tout; et quand tel savant nous effraie par sa science rébarbative, tel autre sait présenter ses œuvres avec un sourire, les revêtir de toutes les grâces de l'esprit et du cœur et, même pour les sujets les plus rebattus, donner libre carrière à son originalité et à ce jugement personnel et indépendant qui permet de tout renouveler et de tout enrichir. Et ceux qui ont ce don, si on les écoute avec profit, on les écoute surtout avec une cordiale sympathie, parce que, dans le savant, on découvre aussi un homme.

Agréé donc, cher Collègue, l'expression de notre admiration reconnaissante et, chose qui, comme je vous connais, vous sera plus sensible, de notre très sincère affection.

**M. Auguste Doutrepoint**, professeur de philologie romane à l'Université de Liège, apporte ensuite le salut des collaborateurs du Dictionnaire wallon.

Je vous apporte le salut du *Dictionnaire wallon*. Tout faible et tout jeune qu'il semble encore, il osera faire entendre sa voix dans l'allégresse de ce jour.

Ceux qui veillent avec vous sur son berceau viennent donc vous dire leur joie, leurs sympathies, et rendre hommage aux labeurs que vous consacrez depuis si longtemps à l'œuvre commune.

On pourrait croire que cette participation apparaît tout entière dans ce beau livre que votre modestie vous a fait intituler *Notes de philologie wallonne*. Apparence trompeuse, car vous n'avez mis là que de rares fragments du grand œuvre élaboré par de lents et longs efforts.

Nombre de nos amis, qui pimentent volontiers leur sympathie d'un soupçon d'ironie wallonne, nous demandent parfois: «Et votre fameux dictionnaire, quand paraîtra-t-il enfin?» Nous aimons à leur répondre qu'il est un peu comme la Revanche et que, si nous n'en parlons guère, nous y pensons toujours, et sans cesse nous y travaillons.

Les profanes s'imaginent facilement qu'un dictionnaire, wallon surtout, s'improvise au courant de la plume et sur un coin de table, comme un article de journal ou des vers de mirliton. Ils ne songent pas aux rudes travaux d'approche, comme nous avons coutume de dire, aux questionnaires qu'il faut d'abord établir, expédier et dépouiller, aux multiples ouvrages, vieux grimoires rébarbatifs ou même délicates impressions modernes, qu'il faut déchiffrer une plume diligente à la main, aux mille questions qu'il faut poser, aux enquêtes variées qu'il faut aller faire aux quatre coins de la Wallonie, l'oreille attentive à la nuance d'une voyelle, l'esprit dérouté par l'étrangeté d'une forme, la curiosité éveillée par la nouveauté d'une signification.

Ils ne soupçonnent pas les tourments de l'incertitude, des contradictions à résoudre, des définitions claires et précises et complètes à trouver, de l'orthographe à fixer sans trop déplaire à l'amour-propre des prédécesseurs, traditionnalistes ou novateurs excessifs; des monceaux de fiches à

manier, des nuances de sens à ordonner, des étymologies à débrouiller avec une docte et laborieuse lenteur.

Ah, l'étymologie! vierge folle, fallacieuse sirène qui attire tant de profanes dans les abîmes de la fantaisie et du ridicule, pauvre sœur de l'archéologie, du folklore, de la sociologie, de la politique et autres sciences où tant d'amateurs sévissent avec inconscience et sérénité, persuadés que la bonne volonté y tient lieu d'initiation; l'étymologie, bourreau du philologue, qui sait combien son palais enchanteur est plein de réduits ténébreux, d'impasses et de chausse-trapes, mais aussi de salles lumineuses et féeriques qui tantôt s'ouvrent tout à coup sous la pression d'un bouton habilement découvert, tantôt ne livrent leur entrée qu'aux sollicitations énergiques d'un levier persévérant.

C'est la douce joie de la découverte après les tourments de la recherche; c'est le rayon lumineux dans la nuit du doute et de l'incertitude; c'est la poésie de la science; c'est le salaire idéal du travailleur désintéressé.

Ce palais symbolique, cher confrère, est un peu votre domaine, et le nôtre; vous y passez de longues heures, toutes celles que vous pouvez soustraire à vos absorbantes fonctions professionnelles, pourtant remplies avec une ponctualité, une conscience et un succès que nous célébrons plus particulièrement en ce jour. Vous y trouvez, et nous y trouvons à côté de vous, les joies austères de la recherche scientifique; nous y étudions sous leurs multiples aspects ces savoureux et pittoresques dialectes wallons, si divers dans la musique de leurs voyelles, dans l'abondance de leur vocabulaire, dans les nuances de leurs mots, dans la philosophie de leurs proverbes; images si fidèles, si expressives et si belles de la vie d'autrefois et même encore d'aujourd'hui; douces chaînes qui nous rattachent au passé de la race, en qui nous sentons toujours si nettement les fortes vibrations de l'âme ancestrale; conscience permanente de la Wallonie à travers les siècles et les espaces.

Et c'est ce que nous voudrions que l'on retrouvât et que l'on sentit, aujourd'hui et surtout plus tard, quand l'inéluctable sera consommé, sous la lettre inerte de notre Dictionnaire et malgré la rigidité de l'ordre alphabétique. Nous y voudrions enfermer l'âme wallonne à jamais vibrante et vivante; nous voudrions la transmettre toute palpitante à ceux qui nous suivront et pour qui nos chers patois éteints seront une relique précieuse et curieuse. Nous voudrions qu'en tournant les pages de ce grand livre de la Wallonie, il s'en échappât comme un écho de notre voix, comme un parfum de l'atmosphère que nos aïeux ont imprégnée de leur souffle.

Et voilà, mon cher Feller, pourquoi vous faites, pourquoi nous faisons le *Dictionnaire général de la langue wallonne*; voilà pourquoi il se fait, doit se faire et se fera, tôt ou tard, vite ou lentement, mais sûrement, même si l'on persiste à nous marchander les encouragements officiels, même si l'on continue à trouver là-bas, à Bruxelles en Flandre, que les Wallons sont trop petits garçons et que les Jules Feller de par ici ne méritent pas les honneurs et les avantages d'une Académie, même si l'on s'obstine à sacrifier la trop modeste science wallonne, pauvre Cendrillon, devant l'arrogance officielle et académique de l'érudition néerlandaise.

Malgré tout, le *Dictionnaire général de la langue wallonne* se fera parce que vous le voulez, parce que nous le voulons, parce que tous les Wallons le veulent!..

**M. Wittmann**, au nom de la Fédération des professeurs de l'enseignement moyen, dit le rôle exceptionnel tenu par M. Feller aux Congrès de cette Fédération. Il félicite celui qui illustre l'enseignement moyen par la noblesse de sa vie privée, toute de sacrifices aux siens et à la science, par la haute conscience de sa mission. L'orateur salue respectueusement la digne et dévouée compagne du jubilaire, à qui une superbe gerbe de fleurs est offerte.

**M. Mathieu Hennen**, avec une chaleur et une émotion communicatives, associe à la fête les Anciens Normaliens et docteurs en philosophie et lettres de l'Université de Liège. Il retrace la vie de travail, de dévouement, de désintéressement rare et de dignité du héros de la manifestation. Il dit l'étendue et la variété de ses connaissances, son sens artiste, la belle tenue et la saveur de ses écrits. Il définit ainsi la méthode professorale de M. Feller : c'est, dit-il, un excitateur des facultés de l'élève. La séance d'aujourd'hui, ajoute-t-il, est une récompense ce n'est pas un couronnement, et elle impose cette pensée : Un gouvernement s'honore en plaçant là où ils doivent être les hommes qui y peuvent rendre service au pays.

**M. Emile Gens**, ancien collègue de M. Feller, met en lumière la finesse, l'art de l'analyse, cette subtilité exquise qui font le philologue émérite. Il vante la touchante modestie de l'homme. Il rappelle les amertumes de la carrière professorale : si M. Feller y a échappé, c'est que, retiré au milieu de ses chers livres, il travaille pour l'œuvre et non pour le succès.

**M. Cleykens**, l'un des vétérans qui inaugurèrent l'Athénée de Verviers, se joint à ceux qui ont voulu fêter le bon maître, le collègue aimé, le vaillant étudiant et le distingué interprète de la pensée et de l'âme wallonne.

**M. Pirenne** félicite M. Feller au nom de la Commission de la Bibliothèque publique dont il fait partie et le remercie chaleureusement pour les éminents et incessants services qu'il rend à cette institution.

**M. Emile Fairon**, président de la Société verwiétoise d'archéologie et d'histoire, prend la parole en ces termes :

CHER COLLÈGUE,

Lorsque au début de l'année dernière, un groupe d'amis et d'anciens élèves sollicita le concours de la *Société verwiétoise d'archéologie et d'histoire* pour organiser cette manifestation, notre association encouragea vivement cette initiative et s'empressa d'apporter son concours le plus actif pour réaliser l'œuvre scientifique dont nous faisons aujourd'hui hommage à son membre le plus méritant et le plus dévoué.

Notre cercle, qui va bientôt fêter son XV<sup>e</sup> anniversaire, doit à Jules Feller une bonne partie de son renom et de sa prospérité. Lorsqu'il fut constitué, en 1898, nombreux étaient ceux qui doutaient de sa vitalité. Ils objectaient que notre coin de province ne recélait pas assez d'éléments pour constituer une société d'histoire et d'archéologie et ne renfermait pas assez d'objets d'étude. Les progrès rapides de notre Société vinrent aussitôt démentir cette prétendue stérilité du ban franchimontois. Ce succès est sans doute l'œuvre commune de nos regrettés précurseurs J. S. Renier et P. Hahn, de nos dévoués collègues Weber, Lejeur, Brouwers, Tourneur et des travailleurs qui vinrent dans la suite se grouper autour des premiers fondateurs. Mais, la plus large part doit en être attribuée à Jules Feller. Il participa très activement à la fondation de notre cercle. Son enseignement, son autorité, ses amitiés, son prestige furent le centre d'attraction qui assurèrent à notre association un noyau sans cesse renouvelé et toujours plus important de collaborateurs. Grâce à lui la jeune société évita l'un des plus redoutables écueils qui puissent faire dévoyer ce que l'on appelle « les Sociétés savantes de province » : je veux dire l'abus de l'érudition locale, la recherche, poussée jusqu'à la manie des faits les plus menus du passé, un certain chauvinisme un peu naïf et belliqueux engendré par le culte trop exclusif rendu en l'honneur du clocher.

« L'esprit scientifique est rare, écriviez-vous dans la préface de notre premier Bulletin, bien plus rare que l'érudition ». Grâce à vous, notre Société eut la chance de ne pas en être complètement dépourvue. Votre action, votre exemple, fut comme un aimant qui orienta dans la bonne voie tous ceux qui collaborèrent à nos publications ou à nos conférences. Voilà le grand, l'immense mérite, peu apparent d'abord, mais que le recul du temps permet déjà de mieux mesurer, que nous aimons avant tout à faire connaître.

Cet esprit scientifique, vous nous l'avez démontré en toute occasion. Et d'abord dans les discussions des communications produites à nos séances bimensuelles, que vous avez présidées avec un tact, un à-propos inimitable pendant six années.

Cet esprit, nous le retrouvons encore dans vos propres causeries. Le plus souvent, celles-ci étaient des incursions dans le domaine favori de vos études ; vous nous exposiez l'origine de notre vieux langage wallon, comment il s'est formé du latin, vous nous expliquiez les étymologies de vieux noms de lieu verwiétois ou de quelques vocables pittoresques de la langue du terroir, vous faisiez la critique de nos anciens dictionnaires wallons ou vous nous racontiez la vie et les travaux de l'ancien lexicographe verwiétois Hansay. Mais, vous n'étiez pas l'esclave de votre spécialité et vous nous avez développé avec la même compétence les théories historiques de K. Lamprecht, les théories de Pirenne sur la formation des villes, l'utilité du folklore ; vous nous avez disséqué, avec votre critique serrée, le récit de la conquête de la Gaule Belgique de J. César. Dans cet ordre d'idées votre communication sur l'inscription de la

Vierge de Walcourt, restera certainement comme une de vos meilleures leçons de méthode.

Cet esprit scientifique se déploie dans toute sa plénitude dans les travaux publiés dans notre Bulletin et que nous sommes fiers de voir reproduire dans le recueil de vos œuvres. C'est le Bethléem verviétois, jolie description de folklore; c'est une impeccable édition du *Chat volant*, texte wallon le plus ancien du dialecte de notre région; ce sont surtout vos belles études sur les noms de lieu en Ster et les noms de lieu en Han. Ce que nous apprécions avant tout dans ces deux dernières, ce n'est pas tant la vérité irréfutable de la thèse, mais la démonstration elle-même, la leçon de méthode que nous ne relirons jamais assez, où vous maniez en maître les procédés d'induction aussi indispensables en histoire et en linguistique que dans les sciences naturelles.

Cet esprit scientifique vous l'avez enfin largement répandu par la critique des travaux qui furent soumis à votre examen. Comme nos collègues de la *Société de littérature wallonne*, nous avons dans ce domaine usé et abusé de votre inépuisable amitié. Peut-être ce côté insoupçonné de votre labeur mérite-t-il plus d'éloges encore que tout le reste car ici vous vous êtes dépensé avec le plus complet désintéressement. Il n'est personne parmi nos écrivains qui n'aient reçu de vous, pour le fond ou pour la forme, les conseils les plus judicieux.

Mon cher Feller, en évoquant ainsi votre activité à notre Société, j'ai le droit de proclamer combien votre action y est bienfaisante et décisive. Aussi avez-vous gagné parmi nous de solides amitiés et il nous fut doux de constater qu'avec vos collègues des Athénées, ce sont les membres de notre Cercle qui nous ont apporté les plus nombreuses souscriptions.

Nous avons pour vous l'ambition que votre modestie vous fait écarter avec obstination. Par ces *Notes de philologie wallonne* nous avons présenté au monde savant un homme qui relève et honore la Wallonie, qui a fait pour sa race, en ce qui concerne sa langue, ce que d'autres ont fait pour les arts, pour son passé. Ce n'était là que le premier échelon des honneurs. Le Gouvernement du Roi vient de vous élever au second en vous accordant, à notre vive allégresse, la décoration de Chevalier de l'Ordre de Léopold, que vous méritez doublement et comme professeur et comme savant. Mais nous comptons bien que l'ascension n'est pas finie!

Aussi bien, en souhaitant votre gloire, la *Société verviétoise d'archéologie et d'histoire* obéit un peu à des calculs égoïstes et travaille aussi pour elle-même. Elle s'enorgueillit déjà de vous compter parmi ses plus fidèles soutiens; elle profitera largement de la réputation de son ancien président qu'elle se flatte de revoir encore à sa tête dans un avenir prochain.

**M. Göbbels**, au nom de *Verviers-Athénée*, remercie M. Feller qui fut un des premiers à encourager les fondateurs de cette association d'anciens élèves, et qui, en particulier, favorisa puissamment la création de l'œuvre des bourses d'études en faveur des jeunes gens embarrassés d'entreprendre ou de poursuivre leurs études.

**M. Chandelle**, au nom des élèves de M. Feller, fait avec une émotion communicative, l'éloge du professeur et vante en termes délicats, le caractère paternel du bon maître.

**M. Oscar Colson** parle au nom de la *Société des Amis de l'Art wallon*. Il excuse le président, M. Jules Destrée, et rappelle que lors de son récent passage à Verviers, celui-ci a tenu à saluer M. Feller qu'il tient en particulière estime. Après avoir exprimé ses remerciements pour la brillante collaboration qu'il doit à M. Feller, M. Colson dit qu'en appelant au Comité général de la Société, M. Jules Feller, les Amis de l'Art wallon ont rendu hommage à la science wallonne dont le jubilaire d'aujourd'hui est un des plus brillants représentants. Cet hommage est particulièrement bien placé en cet érudit qui, malgré tant de labeur professionnel, s'est élevé si haut sans le secours immédiat des grandes bibliothèques et l'excitation des grands milieux intellectuels. En M. Feller, on doit saluer le type idéal de ces travailleurs provinciaux dont le dévouement à la science va parfois jusqu'au sacrifice.

Ce qui fait la très rare valeur de l'œuvre de Jules Feller, c'est qu'à toutes les sciences auxquelles il s'est intéressé, et notamment au folklore, à la philologie, à la toponymie, à l'archéologie, il a apporté autre chose et mieux qu'une documentation variée et sûre: les clartés et le secours définitif d'une méthode singulièrement révélatrice. C'est précisément cette méthode qui assure à son érudition une influence aussi profonde qu'étendue, aussi durable qu'excellente.

**M. Oscar Grojean**, conservateur-adjoint à la Bibliothèque royale, parle au nom des anciens élèves de M. Feller. Il s'exprime en ces termes:

Mon cher ami,

En ces instants consacrés au souvenir, permettez-moi de rappeler à quelques-uns de ceux qui sont ici une soirée de l'été de 1910. C'était par une belle fin de jour, au bord de la mer retentissante. Un hasard avait rassemblé momentanément un petit nombre de vos élèves que la vie avait séparés depuis longtemps. Ils se retrouvaient, et dans le tiède crépuscule, ils causaient; ils faisaient ce qu'aiment à faire de vieux amis qui se retrouvent pour peu de temps à la même halte; ils parlaient de leur adolescence, des joies, des rêves, des émois, et des ambitions communes à leurs seize ans. Étonnerai-je personne en disant qu'ils pensaient à vous? Vous étiez entre eux un lien. Ils vous évoquaient tel qu'ils vous avaient connu autrefois et tel que vous viviez entre eux, et ils disaient leur unanime gratitude. Ils eussent voulu vous la témoigner, cette gratitude. Et voilà qu'aujourd'hui, par un concours de circonstances heureuses et par un concert touchant de bonnes volontés, il leur est donné de réaliser le vœu de leur cœur. Une occasion est née; vos élèves, vos amis, vos confrères se sont groupés; grâce à «Verviers-Athénée», à la «Société d'archéologie

et d'histoire », grâce à l'initiative d'un Henri Göbbels, au labeur discret et patient d'un Emile Fairon, à l'énergie alerte et toujours surprenante d'un Armand Wéber, une manifestation nous réunit à laquelle des savants estimés apportent le prestige de leur patronage, à laquelle a voulu présider un homme dont le nom même est, à Verviers, tout un symbole.

Je ne referai pas, mon cher ami, l'éloge dont se sont si bien acquittés ceux qui ont loué vos activités si variées. Ils ont payé au pédagogue, au savant, à l'archéologue, à l'historien, au philologue un tribut mérité. C'est de vos anciens élèves que je voudrais me faire brièvement l'interprète. De vos anciens ! Car je suis déjà parvenu à ce point de la vie dont parle mélancoliquement le poète, « nel mezzo del camin di nostra vita », et c'est le sentiment des aînés que je voudrais essayer de traduire.

Je me revois, je vous revois, jeunes provinciaux un peu sauvages, adolescents timides et tardifs, rhétoriciens sérieux, confiants et avides. Dans ce vieux collège, sur ces bancs qu'avaient polis des générations d'étudiants, nous nous initiions à la vie de l'esprit. Nous avons apprécié l'enthousiasme généreux d'un Eugène Gillet, la solidité nourrie et cependant ornée d'un Louis Cloots, la verve spirituelle et la finesse aiguisée d'un Victor Wittmann. Nous arrivions chez vous, déjà mûris par le commerce de ces maîtres excellents. Sûrs de nous, ou croyant l'être, avec cette illusion imprudente de la jeunesse, pénétrés de notre dignité nouvelle de rhétoriciens, naïfs, candides et pleins de rêves, nous « les grands » !

Vous nous expliquiez du Platon, vous nous traduisiez de l'Homère, vous nous ouvriez toutes grandes les portes de l'idéalisme et de la poésie antique. Vous nous promeniez sous les portiques, au chant des cigales. Nous buvions avidement aux sources pures vers lesquelles vous nous conduisiez. Jeunes barbares des forêts septentrionales, vous nous meniez vers les pays de clarté, vers la lumière !

La « Pallas aux yeux gris, protectrice d'Athènes,  
Mère des oliviers, fileuse aux doigts savants »

qui

« Dans les cerveaux obscurs, sous des cieux affligés,  
Avec sa grâce fière et ses gestes légers,  
Fait survivre en pensée la lumineuse Athènes »,

cette Pallas impérieuse, vous nous l'avez fait connaître ; vous nous avez révélé la beauté grecque : quelle dette n'avons-nous pas contractée envers vous !

Une âme de dix-huit ans est travaillée de nobles fièvres. Nous nous passionnions pour les idées. Les humanités, les humanités classiques, en même temps qu'elles affinent l'esprit, si j'ose ainsi dire, le dépouillent. Elles sont humaines. Elles s'adressent à l'homme, à l'homme pur. Si elles ont un vice, c'est bien sans doute l'excès de leur idéalisme, l'excès de leur rationalisme. Nous subissions leur influence. Nous nous exaltions pour de graves problèmes. Nous nous laissions facilement prendre au pipeau des antinomies, attirer aux séductions des idées. Indécis, rebelles, nihilistes révoltés et pourtant assoiffés de certitude, nous cherchions le devoir ; nous appellions un impératif. Philologue, rompu aux méthodes minutieuses, précises et exactes, réaliste par tempérament, observateur et intuitif, vous avez discipliné nos curiosités inquiètes. C'est une matière admirable et molle que l'esprit de

jeunes hommes épris de science et de vérité, et l'on échappe peu aux suggestions de l'admiration, de l'âge et du respect ! Vous avez proposé des directions à nos énergies intellectuelles. Vous avez délivré nos âmes, lourdes d'un idéal.

Souvenez-vous. C'était aux environs de 1895. Le symbolisme épanouissait ses fleurs étranges. Vielé-Griffin, Henri de Régnier, Verhaeren nous enthousiasmaient. Nous publiions des revues qui avaient moins de lecteurs que d'abonnés — et ceux-ci étaient rares. Nous admirions les héros volontaires d'Ibsen. Toute cette esthétique anarchique nous séduisait.

C'est alors que vous nous avez parlé du wallon, de la langue qui chantait aux lèvres de nos mères, du passé de notre ville, de notre pays et de notre race. Nous allions nous égarer peut-être dans la brume. Vous nous avez ramenés dans les sentes ancestrales. Aux idéalistes forcenés que nous devenions, vous avez appris la réalité coutumière et vivante. Nous étions de jeunes plantes déracinées. Vous les avez replantées dans le terreau propice ; vous nous avez rendu notre terre maternelle. Comme un bon jardinier, vous avez créé pour plusieurs d'entre nous l'atmosphère où ils pouvaient le mieux vivre, le climat intellectuel et moral où ils pouvaient se développer pleinement. Et ce climat, vous l'avez réchauffé de votre sympathie, d'un chaud rayon d'affection, d'amitié.

C'est de cela qu'avaient conscience, mon cher ami, ces Wallons qui égrenaient leurs souvenirs un soir d'été, sur un coin de la côte flamande.

J'ai essayé de dire, bien imparfaitement, ce qu'ils sentaient. Je remplis en leur nom un pieux devoir. Et j'ai écrit ces quelques mots de peur qu'une émotion que je prévoyais devoir me gagner et contre quoi je ne tente pas de me défendre, m'empêchât d'aller jusqu'au bout.

**M. Jules Feller se lève alors et c'est un vrai tonnerre d'applaudissements qui, une fois de plus, éclate aussitôt.**

Quand les acclamations ont enfin cessé, M. Feller prend la parole, en proie à une émotion profonde dont les signes, à différentes reprises, ne peuvent échapper à l'assemblée.

**M. Feller s'exprime comme suit :**

M. LE PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS ; MES CHERS ELÈVES et MES CHERS COLLÈGUES ; et je devrais ajouter pour quelques-uns de vous, MES CHERS MAÎTRES, car je vois ici M. Charles Michel dont j'ai suivi jadis les leçons à l'Université de Liège, et je ne puis oublier M. Nicolas Lequarré, que l'état de sa vue tient éloigné de nous ; et je résumerai en disant pour tous CHERS AMIS ;

Que ma première phrase soit une parole de remerciement. Merci, à tous merci. Vous m'avez trop violemment ému pour que je puisse vous remercier longuement, mais, en commençant ainsi, si l'émotion m'empêche de poursuivre, du moins, en restant court, j'aurai dit le principal.

Ce qui me charme le plus dans cette fête, c'est la conviction, la sincérité, l'entrain, la ferveur que vous y mettez. Sans doute vous savez combien le froid officiel m'enrhume vite et vous y avez mis toute la chaleur de vos cœurs excellents. J'admire aussi la constance que les organisateurs ont dépensée depuis quinze à dix-huit mois pour mener à bonne fin leur entreprise. Ah !

sans doute, si j'avais su ce que vous vouliez faire et combien d'efforts un *non* de ma part vous aurait épargnés, jamais, jamais je n'aurais consenti. J'avais d'abord rejeté bien loin l'idée de cette manifestation, par une crainte instinctive d'être mis en avant: deux mois après, vous m'avez écrit que vous aviez constitué un Comité de patronage et un Comité d'exécution; que vous vouliez par une innovation ingénieuse, me forcer à recueillir en un volume des articles disséminés au jour le jour, que mon insouciance laisserait vraisemblablement éparpillés; que je ne pouvais plus désavouer ce qui avait été fait. Votre avocat avait trouvé les bons moyens: vaincre ma répugnance par la crainte de vous désobliger, par les appas d'un travail à fournir, par l'assurance que cela se ferait simplement, sans bruit, dans le cadre de *Verviers-Athénée* et de notre *Société d'archéologie*. Ce qui acheva ma déroute, ce fut cette réponse d'une personne à qui je demandai conseil alors: « Les fleurs de reconnaissance et d'amitié sont des fleurs rares, dont il ne faut jamais entraver l'épanouissement. Laissez donc vos amis arranger cette petite manifestation: elle leur fera autant et plus d'honneur, autant et plus de plaisir qu'à vous-même ». (*Appl.*). Ce mot est vrai, et c'est pourquoi, chers amis, promoteurs de cette fête que j'eusse désirée petite et que vous avez rendue grande, je ne me repens point de mon adhésion, parce que cette fête montre que vous avez d'autres sentiments dans le cœur que des sentiments égoïstes; ce qu'elle manifeste surtout, c'est votre haute valeur morale d'attachement et de dévouement; elle fait voir à tous que vous avez reçu et cultivé dans vos cœurs autre chose encore que la maigre phonétique et les arguties grammaticales.

Quant à vos éloges, ce serait bien naïf à moi si j'en remboursais la dixième partie. Depuis deux heures vous me prenez pour cible en me lançant des projectiles de fleurs. Si j'ai pu vous écouter jusqu'ici, c'est grâce à une faculté de dédoublement dont le littérateur est presque toujours doué. Il y a en moi un petit paysan ardennais, prompt à s'émouvoir, fait de nerfs et de sensibilité. Pendant que vous parliez, je regardais comment lui, le petit ardennais, soutiendrait le choc. Je l'ai empêché de défaillir sous les compliments, que vous lui lanciez à l'étouffer, en lui soufflant des réflexions comme celles-ci: « Grand nigaud, tu n'as qu'à penser que tu viens recevoir ton dernier *prix*, comme autrefois à la fin de l'année scolaire... Ce n'est pas plus tragique!... Et puis, il n'y a pas lieu d'être si fier. On loue ta persévérance au travail, non pas des qualités de cheval fringant et primesautier, mais des qualités de bœuf de labour... Enfin, tu dois te raidir, parce que tu n'es pas ici seulement pour humer de l'encens, mais pour faire ton *devoir*, qui est de remercier dignement ces messieurs ». Du moment qu'on lui parle du devoir, mon petit ardennais se redresse, et, dès lors, nous faisons bonne contenance. Lui, qui aurait souhaité être une souris et découvrir quelque fissure du plancher où se fondre et disparaître, il a subi l'assaut avec le désir de se justifier et de vous remercier.

Nous sommes si loin de considérer vos éloges comme mérités, que nous avons bien plutôt envie de demander pardon à dix générations d'élèves, et à notre ami Grojean en particulier, des insuffisances de notre enseignement. Malgré l'excellente discipline de l'*Ecole normale des Humanités*, doublée de l'enseignement de l'Université de Liège, j'ai toujours passé ma vie à recommencer mes études, et je n'ai pu les recommencer toutes à la fois. Notre bagage philosophique était mince; il se bornait à des définitions de psychologie, à des théories pédagogiques, à la logique d'avant Port-Royal. Notre bagage philologique avait un fond substantiel et indestructible: l'étude des

auteurs français, grecs et latins, mais comme science propre du langage, nous ne connaissions que la *Grammaire générale* de Burggraff, nullement comparative, presque toute en définitions et analyses de la terminologie, et, pour le français, la *Grammaire historique* de Chassanig. Pendant mes premières années de professorat, courant au plus pressé, je me suis mis à étudier l'histoire des systèmes philosophiques; j'ai voulu comprendre la physique du monde, l'anatomie comparée, les grandes théories sur la sélection naturelle et l'évolution; bref, j'ai complété les notions de l'Ecole par l'étude d'une philosophie basée sur l'observation scientifique. Or, pendant que je lisais Zeller, Darwin, Hartmann, Stuart-Mill et Bain, j'ai naturellement dû vivre du fonds philologique de l'Ecole normale. C'était beaucoup et ce n'était pas assez, parce qu'on ne sait bien et que l'on n'est capable de professer même les doctrines traditionnelles que quand elles ont été assimilées et fécondées par un travail personnel. Aussi je m'excuse sans honte devant mes plus anciens élèves, qui, plus rapprochés de moi par l'âge et par la profession ou l'affinité des travaux, sont devenus mes amis, de ne pas leur avoir donné tout ce que je ne pouvais acquérir que par l'expérience et l'étude.

Chose étrange, c'est par des voies très indirectes, c'est par le folklore et la phonétique wallonne que j'ai réussi à posséder le mieux le sentiment réel de l'évolution en art, en littérature, en philosophie, et, notamment, le sentiment des évolutions linguistiques et des phénomènes du langage. C'est par l'étude des survivances superstitieuses que j'ai le mieux compris le mécanisme des mentalités; c'est par l'étude de la philologie romane appliquée aux dialectes wallons que j'ai le mieux compris, et que j'ai pu montrer sous leur vrai jour à mes élèves, les phénomènes divers des langues anciennes et du français. Il y a certainement d'autres voies, mais telle a été la mienne.

Peut-être ferais-je prudemment aussi de m'excuser d'avoir osé, moi, chargé d'enseigner du grec, du latin et de la littérature française, consacrer mes loisirs à des objets vulgaires: du folklore, du wallon. Hélas! c'est de propos délibéré que je n'ai pas voulu augmenter le nombre des manuels scolaires. J'étais un réaliste, qui ne pouvait, sans doute, prendre pied que dans le fumier de la race... Ces pauvres études, on me les a parfois reprochées, et j'ai souvent dû m'en cacher. Nos chefs, aujourd'hui, comprennent, presque tous, que les études d'un professeur, quelles qu'elles soient, élargissent son intelligence, et que, dans quelque domaine qu'elles s'exercent, elles impriment un cachet d'originalité à son enseignement. Jadis le professeur devenait facilement suspect de se consacrer à des *ἀλλότρια*.

Pour ma part, je n'ai jamais pu admettre cette conception étroite, que, pour bien faire sa leçon, un professeur devait l'apprendre la veille et en savoir les détails par cœur. Au contraire, le professeur doit en savoir vingt fois plus, et dominer de haut la matière, et embrasser un plus large horizon. La préparation immédiate se réduit à quelques détails d'arrangement, quand on possède de plus loin son sujet, quand on l'a vécu réellement, quand les notions à enseigner peuvent être éclairées et fécondées par la comparaison. J'affirme que rien de ce que j'ai étudié des choses en apparences les plus étrangères à mes cours, n'a été inutile à mon enseignement. Tout m'a servi à le rendre plus vivant, plus scientifique, à simplifier les grammaires au lieu de les compliquer, à projeter une lumière plus neuve sur les phénomènes des langues anciennes; — et c'est en quoi je prie mes premières classes d'élèves de me

pardonne de n'avoir pu leur insuffler assez souvent la sensation que les langues appelées mortes, loin d'être mortes, sont des portions vivantes de l'évolution de l'humanité et du langage humain.

Je voudrais vous parler aussi de ce livre. J'ai obéi au désir très sage et très judicieux des membres du Comité, qui, tout en fêtant le professeur, ont voulu créer un souvenir de son activité plus accessible que les articles de nos revues. Je me suis réjoui qu'ils aient voulu donner un caractère d'unité à ce recueil, et qu'ils aient choisi le wallon comme sujet, et qu'ils aient donné à l'ouvrage un titre modeste. Tout cela est très bien, à condition qu'on explique, à ceux des souscripteurs qui n'y trouveront pas leur gibier, que vous avez dû laisser à la *Revue de l'Instruction publique*, à *Wallonia* et à d'autres périodiques, des pages qui leur eussent semblé plus amusantes, plus lisibles, moins rébarbatives et moins uniformes. C'est pour y suppléer qu'on a mis à l'entrée du livre cette bibliographie méticuleuse. Quant au livre lui-même, il a été composé de façon à montrer comme centre d'activité ce *Dictionnaire wallon* qui est, depuis si longtemps, pour la *Société wallonne*, pour Auguste Doutrepoint, Jean Haust et moi, la grande œuvre à réaliser. Celui qui feuillettera ce livre verra que notre travail, — je parle de la Commission du Dictionnaire wallon, — n'a pas été uniquement un travail de cabinet, de la philologie en pantouffles et en calotte de soie, mais un travail d'organisation, de vulgarisation, de consultation linguistique, d'unification aussi par la réforme orthographique. Nous espérons aussi secrètement que le hasard fera pénétrer ce livre dans quelque milieu où nos revues ne pénètrent point, et qu'il contribuera à révéler aux Belges et aux étrangers qu'il existe une philologie wallonne, destinée à rendre un jour d'importants services à l'ensemble de la philologie romane. Autrefois, en effet, on étudiait la philologie romane par quatre ou cinq langues littéraires, sans se préoccuper des dialectes populaires. C'est comme si, en botanique, on prétendait expliquer les organes et les caractères génétiques des plantes en se bornant à l'examen de la rose double, du dahlia double, de variétés cultivées et forcées de zinnias et de quarantaines. Les petites plantes des champs ont une autre importance! Placé entre les dialectes germaniques et les dialectes de France, le wallon fournira l'explication de bien des phénomènes, établira l'état-civil de bien des mots français dont les grands dictionnaires récents déclarent ignorer l'origine. Enfin, si j'ose le dire, mon ambition serait satisfaite si ce livre pouvait avancer un peu la réalisation matérielle du *Dictionnaire wallon*. Qui sait, le salut peut venir d'un instrument inhabile et de science hésitante comme celui-ci.

Mais c'est trop longtemps m'égarer dans des justifications que vous ne demandez pas. Il est temps que j'en revienne au vrai sujet, qui est de vous remercier de cette journée inoubliable. Par où commencer? Je ne connais pas tous mes bienfaiteurs ni le détail de leurs bienfaits. Il faudra que je parle souvent en général. Merci donc aux deux sociétés verviétoises qui ont conspiré si aimablement contre mon repos pour me faire publier ce recueil, *Verviers-Athénée* et la *Société Verviétoise d'archéologie et d'histoire*; merci à tous ceux qui ont souscrit à cette manifestation; à tous ceux qui sont accourus ici en ce jour, d'Anvers, de Bruxelles, de Liège, de Namur, de Charleroi et d'ailleurs; à mes vieux condisciples et amis de collège, Guillaume Crutzen, Mathieu Hennen, dont la présence ici est pour moi le plus chaud réconfort; à celui qui, absent de corps, est uni de cœur avec vous, Henri Pirenne, qui m'a

écrit de Rome pour cette journée une lettre si charmante et si cordiale; à mes anciens élèves et amis Oscar Grojean, Dieudonné Brouwers, Emile Fairon et d'autres, qui m'ont caché le mieux possible la part active qu'ils ont prise à la préparation de cette fête. Je remercie la *Société de Littérature wallonne*, que représentent ici MM. Chauvin, Michel, Haust, Doutrepoint, Pecqueur, Colson, qui sont venus apporter leur témoignage si éloquent et si sympathique. Je remercie mes vieux collègues aimés de l'Athénée de Verviers, Gens, Cleykens, Alphonse Lequarré, Tourneur, Lucien Foulon, René Sluse. Mais comment ferai-je et que dirai-je pour montrer ma reconnaissance à ceux qui ont assumé pendant dix-huit mois les travaux et les charges de cette journée? M. le Sénateur Peltzer de Clermont, qui, sans doute en souvenir du collège, m'a toujours témoigné tant d'intérêt, a bien voulu en accepter la présidence. Il s'est soustrait aux graves questions d'économie sociale qui le préoccupent d'ordinaire pour venir diriger cette séance et fraterniser avec nous. Joignez-vous à moi, Messieurs, pour le remercier d'avoir apporté l'élégance de sa parole et le relief de son autorité à cette réunion. (*Appl.*). Combien d'autres ont été à la tâche! MM. Jaegers, Göbbels, Foulon, Weber, Grojean, Fairon, Hennen ont assuré, par leurs initiatives, par leurs démarches, par leur travail, le succès de cette manifestation. Mais surtout je ne puis passer sous silence, — car ce serait de l'ingratitude, — le labeur de MM. Emile Fairon et Guillaume Hennen, qui sont les vrais éditeurs de ce livre. Il n'y a pas une seule de ces vingt-huit feuilles d'impression qu'ils n'aient vue et revue plutôt trois fois qu'une. Ils ont dépensé en corrections d'épreuves et en démarches un temps que je n'ose évaluer sans honte. Toutes ces marques d'amitié et de dévouement, sans lesquelles rien n'était possible, qui donc a le devoir de les dire, Messieurs, sinon celui qui en est le bénéficiaire et qui en tire tout son orgueil?

Non, je n'ai pas mérité tout cela. J'ai contracté une dette énorme auprès de vous tous. Cette dette, il me serait impossible de l'acquitter; il faudra que je fasse comme les gouvernements modernes, me contenter d'en solder les intérêts. J'essayerai donc de vous en payer à l'avenir les intérêts par un redoublement de vigilance dans ma carrière professorale et par un redoublement d'activité scientifique. Ce sera, n'est-ce pas, la meilleure reconnaissance, celle qui sera le plus à votre gré et le plus selon mon cœur.

• • •

Parmi les personnes empêchées d'assister à la manifestation, signalons MM. Louis Pirard, député, Francis Grün et Léon Lobet, conseillers communaux; les professeurs Discailles, Lonchay, Léon Parmentier, M. Wilmotte. M. H. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, ancien condisciple et ami de M. Feller, écrivait de Rome:

MON CHER FELLER,

Je viens d'apprendre ici la nouvelle de ta décoration, dont je te félicite de tout cœur. et que la manifestation dont tu es le héros a lieu le 14 avril.

Je n'ai pas besoin de te dire avec quel empressement j'y aurais assisté si je n'étais retenu ici jusqu'à la fin du mois.



Quoique l'un de tes plus anciens amis et le plus vieux peut-être, de tes compagnons d'étude, je vais me voir privé du grand plaisir de participer, autrement qu'en esprit, à l'hommage qui va t'être rendu à si juste titre et à tant de titres.

A notre âge, il n'est rien de plus reconfortant que de s'arrêter un instant avec un ami sur une des cimes du chemin qu'il a parcouru et d'en apprécier l'étendue. Nous sommes encore assez jeunes l'un et l'autre pour espérer encore quelques années de marche et de labeur, et je me plais à croire que je retrouverai quelque jour l'occasion que je manque aujourd'hui. Pensons au Dictionnaire wallon!

Crois, mon cher Feller, que personne, le 14 avril, ne s'associera plus cordialement à la fête que ton tout dévoué et affectionné,

H. PIRENNE.

Citons encore les lettres et télégrammes d'excuses de Mme Dewez, de Bruxelles; de M. l'abbé S. Batau, membre de la Commission royale d'histoire, de M. Albin Body, archiviste de Spa; de la famille Justine, de MM. Charlier, Hul'én, Duckerts, Massart, des six frères Muller de Welkenraedt, anciens élèves de M. Feller. De M. Simon Sasserath, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles; du poète Albert Bonjean, de l'auteur wallon Joseph Hens, de MM. N. Ponthier, A. Grégoire, professeur à l'Athénée de Liège, Emile Dony, id. à Mons, Arthur Drumeaux, ancien préfet des études, de M. l'abbé Bastin, de M. Olympe Gilbert, Eug. Monsieur, Ph. Derchain, Jules Cerexhe, Georges Peltzer, etc., etc..

Le soir, à un souper intime, organisé dans les salons de la Société d'Harmonie, la plupart des assistants se retrouvèrent.

Présidé par M. Peltzer de Clermont, cet épilogue de l'inoubliable fête s'est achevé dans une atmosphère de chaude cordialité. Au dessert, M. le Bourgmestre Mullendorff porta en termes éloquents la santé du jubilaire. Parmi les hommages qui lui furent ensuite portés de toutes parts, il serait impardonnable de ne pas signaler ce joli sonnet du bon poète liégeois Joseph Vrindts:

*A. M. Jules Feller.*

Awè, po grusiner s'tchanson  
Li rescompinse est foû londjinne:  
Vos diriz 'ne marièye ènocinne  
Qu'a pawou d'abîmer s' djerson!

Ci n'est nin la qu'elle seûy hâtinne,  
Nèni. Mins po prinde si hiyon  
Et mète à djusse si còp d'èrson,  
Elle ni deût nint esse èmètrinne.

A c' ste heûre qui s'vwès fait hiyî l'air,  
On hoûte di bon coûr, — on s'rapinse  
Li savant professeûr Feller.

Por lu, po l'fiesti, qui t'loquince  
Faisse resdondi les pus bès airs,  
Mamèye tchanson del rescompinse!





## Saint Oremus de Herstal

PAR

M. OSCAR COLSON.

L'article de M. Jules DEWERT sur *Saint-Agrapau* <sup>(1)</sup>, montre comment le peuple a confondu saint Erasme et saint Agapite à la faveur de leur culte et de leur histoire ou légende.

L'histoire de saint Oremus de Herstal fera voir qu'au moins dans un cas, la substitution a été de bonne grâce acceptée ou à dessein réalisée par les surveillants du culte.

Le premier auteur, à notre connaissance, qui ait signalé saint Oremus de Herstal est le professeur Henri FORIR, en 1861, dans une note de sa curieuse étude en langue wallonne sur les écoles élémentaires du temps de son enfance <sup>(2)</sup>. Voici cette note :

Le mot *Oremus* est une corruption du latin *Erasmus* (Erasme), en wallon *Râss* ou *Râskin*. On remarquait dans cette chapelle <sup>(3)</sup> un tableau représentant le martyre de saint Erasme, lequel consistait en un treuil tourné par ses bourreaux, sur ce treuil s'enroulaient les intestins de la victime, couchée par terre, les mains liées au dos. Les pauvres mères y déposaient d'ordinaire des bandelettes de toile (*bindes di botroûle*) en guise d'offrande <sup>(4)</sup>, pour invoquer l'intervention du saint en

<sup>(1)</sup> Ci-dessus p. 15. — Saint Oremus, comme on va le voir, fut autrefois considéré comme correspondant à St-Erasme. Plus tard, il devint St-Agapite. Il appartenait donc à la série dont s'est occupé M. DEWERT. Notre collaborateur a bien voulu se désintéresser du saint de Herstal et me céder la parole. Je le remercie vivement. — O. C.

<sup>(2)</sup> In *Bulletin de la Société liégeoise de Littérature wallonne*, t. 4 (1861), Mélanges, p. 66-78. Et à part.

<sup>(3)</sup> *Li tchapelle di Saint-z-Orémus*. Ibid. p. 70.

<sup>(4)</sup> [Ces *bindes di botroûle* « bandes de nombril » sont les bandelettes dont on ceint les poupons pour protéger et maintenir le nombril en attendant qu'il se cicatrise, et qu'on continue à leur faire porter, de crainte que le ventre, mal suspendu, ne cède et ne descende quand on les tient debout.]

faveur de leurs enfants atteints de coliques ou d'autres maux analogues. Mes parents étaient gardiens des clefs, et en rémunération de ce que j'y servais la messe tous les jours, ils étaient autorisés à s'emparer de ces ligatures, qui étaient ensuite livrées gratis aux habitants du lieu, pour le pansement d'une plaie, la pratique d'une saignée, etc. Aujourd'hui cette chapelle, avantageusement remplacée par la nouvelle église de St-Lambert, a cessé d'être livrée au culte ; elle fait partie intégrante de la belle propriété de M. Masset, bourgmestre d'Herstal. Il paraît que le tableau dont je viens de faire mention a péri de vétusté <sup>(1)</sup>.

Après FORIR, Auguste HOCK a parlé de saint Oremus de Herstal, guérisseur des maux de ventre. Il ajoute que le saint guérissait aussi ces transpirations enfantines de la tête qui, marquant un rond sur l'oreiller, ont donné lieu au peuple d'imaginer une maladie, *li rondé* <sup>(2)</sup>. HOCK dit encore que la petite chapelle de saint Oremus « était depuis très longtemps transformée en écurie, qu'on venait encore y prier et y déposer de l'argent, dans un reste de la niche où la statue avait été placée » <sup>(3)</sup>. Nous ne savons à quelle époque HOCK rapporte l'existence d'une statue dans une niche et la transformation de la chapelle en écurie. Et quant à la guérison du *rondé*, nous ignorons à quel saint elle est actuellement attribuée, mais nous savons qu'elle n'appartient pas ou plus à saint Oremus. Les gardiens actuels de la chapelle ignorent *li rondé*.

Dans son *Armanac lidjwès* <sup>(4)</sup>, JOS. DEJARDIN a repris les renseignements de HOCK, en y ajoutant que saint Oremus guérit aussi les convulsions. Ce renseignement ne m'a pas non plus été confirmé.

La chapelle illustrée par ce culte existe encore. Elle appartient à présent à la commune et se trouve sur un tertre près de la Maison communale, rue Hayeneux. Alors que la rue s'appelle vulgairement *ès Hâyneû*, le lieu-dit, la Place communale, est toujours appelé en wallon, *Al tchapèle*.

L'origine de cette chapelle est rapportée par une légende locale à l'année même de la mort de saint Lambert, évêque, en

<sup>(1)</sup> Loc. cit. p. 76.

<sup>(2)</sup> HOCK : *Croyances et remèdes populaires au Pays de Liège*. 3<sup>e</sup> éd., 1888. Page 202. — Les petits vers amusants que HOCK publie p. 203 à ce sujet, sont de lui et n'appartiennent point, comme on l'a cru, à l'une ou l'autre complainte.

<sup>(3)</sup> Loc. cit.

<sup>(4)</sup> *Armanac lidjwès* dans l'*Annuaire* 9 (1884) et suiv. de la Société de Littérature wallonne, au 16 (ou 15) avril.